

Heine PRAHANG

**30 ANS DE CONTACTS  
POUR ALPHA-ZERO**

30 ANS DE CONTACTS POUR ALPHA-ZERO.

Parce que tout a commencé bien avant KONGOLO, des pré-contacts, sans doute une préparation.

Pourquoi n'en ai-je pas parlé plutôt, tout simplement qu'un concours de circonstances et de coïncidences font aujourd'hui la bonne occasion. Ensuite, avec le recul, je peux analyser les faits avec lucidité, débarrassée de l'émotion du moment qui empêche de réfléchir, le subconscient enregistre, mais le reste des neurones se groupent en points d'exclamation.

Aujourd'hui, en relatant chronologiquement les faits, ressortent une infinité de petits détails subtiles entourant des événements apparemment sans rapport, et en font un puzzle parfait; déduction de flic, va-t-on dire, possible...., mais je ne suis pas le premier poulet à avoir vu une assiette.

Octobre 1951, premier contact tangible, et par personne interposée, en l'occurrence ma mère, l'aventure ressemble même à un film de Charlot.

Mais avant de poursuivre, il serait bon que je me situe, ou plutôt que je nous situe, il y a bon nombre de personnes en cause.

A cette époque nous habitons Virton, à l'extrême Sud de la Belgique à quelques kilomètres de la frontière française, petite ville de province où la guerre n'a pas encore effacé la hiérarchie sociale.

Administration mise à part, les emplois sont rares, la majorité des ouvriers sont frontaliers, Bassin de Longwy ou Grand Duché de Luxembourg.

Puis dominant la ville, la grosse bourgeoisie, professions libérales et propriétaires terriens, divisée en deux clans, catholiques et libéraux qui se mangent le nez et vident leurs querelles d'opinion à coups de pinceaux sur la figure la veille des élections.

Mon père est architecte-expert, franc-maçon et libre penseur depuis plusieurs générations, il en est de même pour la famille de ma mère.

Inutile de dire que pour la moitié de la ville les demoiselles BODSON sont infréquentables, le mot "maçonnique", prononcé devant tous ces bigots a le même effet que s'ils avaient le diable tout nu.

Un certain ésotérisme est constamment présent à la maison, les parents nous initient très tôt; à l'âge de 16 ans nous pouvons les accompagner aux réunions blanches de la loge à Luxembourg.

Lors des polémiques sur les soucoupes volantes dans les journaux: extra-terrestres ou hallucinations, vérité ou canular; papa avait ri-

cané: si elles viennent réellement d'ailleurs, les curés pourront reviser toutes leurs belles théories sur la création et l'au-delà.

Mes petites soeurs avaient demandé si les soucoupes volantes existaient vraiment. Ma mère avait clos le débat en déclarant d'un ton agacé: " que c'était des inventions de journalistes en mal de copie... point.... cessez de dire des bêtises". Elle avait perdu une belle occasion de se taire.

Maman était une personne excessivement nerveuse et explosive, mais énergique, menant toute la maisonnée à la baguette, n'ayant pas peur de grand chose, les pieds sur terre, la tête bien vissée, et les yeux en face des trous.

Fin octobre 1951, j'ai 17 ans et demi, je suis étudiante à l'Ecole industrielle et commerciale, c'est un jeudi, jour néfaste, nous avons cours jusqu'à dix-huit heures, après avoir séché quatre heures sur les comptabilités de sociétés et les analyses de bilans, nous avons terminé la journée par une heure de droit notarial pour faire bonne mesure.

Je rentre à la maison en flânant, le programme du lendemain n'est pas plus marrant, ce soir il va falloir avaler tout ce qui se raconte sur les calculs de résistance des matériaux; ce n'est pas que ça m'amuse, mais la contestation n'est pas encore au dictionnaire.

Il est environ dix-huit heures trente, il n'y a pas de lune, mais la nuit est étoilée.

Ma mère est allée retirer le linge qu'elle avait mis à sécher. Notre jardin est en surplomb cinq mètres au-dessus du niveau de la route, ce qui lui a permis de bien voir l'objet brillant qui défilait silencieusement à hauteur des toits, lentement il a contourné le paté de maisons pour se diriger vers la campagne. Dissimulée derrière un drap de lit, elle a d'abord examiné la chose avec attention, tout en alignant les points d'interrogations, puis puis elle s'est brusquement rendu compte que ce n'était pas une plaque qui lui arrive droit dessus, elle a laché ses paniers et battu tous les records de courses à pieds, elle avait des ailes.

Moi, j'arrivais dans l'autre sens et les maisons masquaient l'engin, je n'ai aperçu qu'une lueur très forte mais froide.

Comme je rentrais, maman se précipitait dans le bureau de papa en lui criant de venir, qu'il y avait un drôle d'engin au-dessus du jardin.

Elle est un peu affolée, mais l'image est nette dans son esprit, l'engin lenticulaire, pas tellement grand puisque relativement bas, d'une brillance mat d'aluminium neuf, la couronne de hublots n'est pas éclairée, c'est une rangée de petits noirs.

Je lui pose la question, à savoir si c'est ce truc qui éclaire ainsi? C'est l'instant que choisit mon frère pour se conduire comme un imbécile; quinze ans, adolescent hargneux et contrariant, toujours la langue devant les dents mal à propos, et cette fois il se surpassé, ce n'est plus de l'insolence, c'est de la grossièreté, si je pouvais tenir sa langue j'y ferais un fameux noeud.

"Ce n'est pas vrai, elle n'a rien vu, elle ment (il court à la catastrophe) elle a inventé ça pour..... le reste se perd dans le fracas de la giffle qu'il n'a pas volée.

Dans son esprit, la colère a effacé l'image, mamam est furieuse, inutile de vouloir continuer à la questionner, c'est courrir le risque de voir déferler les horde tartares.

Moi-même, j'enrage après cet idiot qui vient encore de hisser l'éten-dart de la bêtise, je reprends la bagarre à mon compte en l'apostrophant:

- C'est malin, tu ne pouvais pas te taire, tu te permets de discutail-  
ler alors que tu n'étais pas au jardin, moi j'ai vu la lueur et pas  
un peu.
- C'est pas vrai, t'as vu la lune.
- (épithète malsonnant) sors et viens me la montrer la lune.
- C'est pas vrai, tu n'as rien vu, tu dis ça pour être bien vue.
- Bien vue!.... Tu es trop con!

Je quitte la pièce en claquant la porte.

Natur ellement je termine par où j'aurais dû commencer, je prends la torche électrique et sous prétexte de récupérer les paniers et de ramasser les pinces à linge renversées dans l'herbe, je cours au jardin, l'OVNI n'a pas attendu la fin de nos querelles domestiques, il avait disparu.

Apparemment l'appareil ne s'est pas posé, j'ai examiner attentivement le jardin et ceux du voisinage, il n'y avait aucune trace, ni bris de clôture, ni massacre de potager, et il ne s'est pas posé dans les patu-  
rages en contre-bas sinon les bestiaux auraient manifesté leurs désa-

probation.

A ma connaissance, il n'y a pas eu d'autre témoin, c'était l'heure du repas du soir pour tout le monde; il n'y a pas eu de baisse de courant.

L'OVNI n'étant pas revenu menacer ses plans de fraisiers, ma mère n'en a plus jamais reparlé, bien plus tard, plusieurs fois, j'ai essayé d'aborder le sujet, sans succès, chaque fois elle m'a senti venir et immédiatement elle a engagé la conversation sur autre chose.

\* \* \*

Dans le courant du mois d'août 1953, mes soeurs et moi sommes en vacances à la mer, à Koksijde exactement, dans la villa de mes parents, celle-ci est dans les dunes, il faut vingt minutes de marche à pieds pour atteindre la plage

Nous avons passé la soirée au bal populaire en plein sur la place et ensuite nous sommes allé lécher des glaces; nous avons les pieds en marmelade, mais nous avons bien rigolé, il peut être minuit quand nous rentrons, il fait très doux, le vent vient du Sud, nous montons nous coucher, nous sommes tellement moulues d'avoir trop dansé que nous nous écroulons sur nos lits respectifs sans penser à ouvrir les fenêtres pour avoir un peu d'air frais.

Je dormirais sans problème à côté d'un juke-box, mais si quelqu'un à la malheur de mettre la main sur la clinche de la porte, tild..., je suis réveillée. J'ai dans le crâne un amour de petite sonnette d'alarme qui fonctionne d'une façon impécable et déclanche l'alerte avec toujours deux poils d'avance sur le danger.

Brusquement j'ouvre les yeux, c'est l'alerte, et même l'alerte rouge, quand je passe du sommeil à l'état de veille sans transition tâtonneuse et cotonneuse, c'est qu'il y a quelque chose d'anormal ou qu'il va se passer quelque chose d'anormal.

Immédiatement je flaire un danger, mais lequel? Les oreilles aux aguets, mentalement je fais le tour de la maison afin de voir si je n'ai rien oublier, je suis montée coucher la dernière, j'ai verrouillé les portes, le garage et fermé le robinet central d'arrivée du gaz derrière la cuisinière. Est-ce autour de la villa, je retiens ma respiration pour mieux écouter,... rien, mes trompes d'Eustache ne palpent que le silence..... Le silence!!!! C'est ça, un silence à couper en tranches, tellement épais qu'on entend plus que lui.

Ma chambre est à l'angle de deux façades avec une fenêtre sur chacune, les lampes au néon de l'éclairage public éclairent en permanence toute la nuit, surtout le lampadaire du rond-point cinquante mètres plus loin. Il doit y avoir une panne de secteur, il fait noir comme dans un four.

Je me lève sans bruit et regarde par la fenêtre, l'éclairage fonctionne, mais les néons ne diffusent plus qu'une lumière noirâtre dans un halo très restreint, il n'y a plus un souffle de vent, l'air est parfaitement immobile, je regarde par l'autre fenêtre, c'est encore pis, je n'aperçois plus les maisons voisines, je sens leur masse c'est tout, je regarde le ciel, il est d'un noir opaque, minéral, maléfique.

J'allume l'électricité afin de trouver des chaussures qui tiennent aux pieds; c'est lamentable on dirait une torche électrique à bout de course, j'enfile un peignoir, j'allume la cage d'escalier et c'est la descente aux enfers.

Le lustre de la salle à manger a perdu tout éclat on le croirait voilé de crêpe, au fur et à mesure que j'avance, j'ai l'impression que quelque chose de malsain m'entoure et cherche à m'envahir. C'est difficile à définir, comme si quelqu'un qui ne respecte rien avait laissé traîner des pensées sales, visqueuses.

J'entre dans la cuisine, l'air est palpable, irrespirable, immédiatement c'est la grosse panique: "Il y a une horreur innomable dans la cave", un raz de marée de trouille, refiler au trot dans mon lit, la tête sous les couvertures, mais cramponner à la clinche de la porte, j'ai les os qui se liquéfient, je vais hurler...., zut! envie de pisser!.. ma vessie vient de me sauver la mise, je reprends un peu d'équilibre, aussitôt, mentalement je me botte l'arrière-train, allez, hue!..... avance, sinon tu vas arroser tes godasses..... je me traite de tous les noms.

Je dois traverser la cuisine pour aller à la toilette, en passant devant la porte de la cave, j'ai de nouveau le sentiment très net d'une présence hideuse, mais je suis tellement vexée de m'être laissée submergée par une peur apparemment non fondée, qu'on ne peut plus m'atteindre sans déclencher une rage froide qui me transforme en fauve.

En quittant la toilette, je suis entrée dans le salon pour me rendre compte qu'il faisait aussi noir derrière la maison que devant.

La lampe extérieure, sur la terrasse de la maison voisine est allumée, malgré que la luminosité soit très faible, je fais une constatation ahurissante, le feuillage des arbres, au lieu de pendre mollement, semble se coller aux branches comme si..... Mais oui! Les arbres ont peur, ils sont raidis par la frousse. Ah ça! Il faut que je le vois de tout près. Je vais sortir par la porte du garage..... Dreling, dreling.... Pas bouger, rester à l'intérieur, ne pas laisser les filles seules...., les soeurs, elles dorment, heureusement, ça ferait du joli, une qui a peur de son ombre et l'autre, salle gosse gâtée, incapable de se dominer (hystérie ou comédie) et qui au festival des bêtises a pris la succession du frère, mais l'élève dépasse de loin le maître.

Comme il faut à tout prix éviter le bruit, je ne sais pas pourquoi, mais il le faut, laissons les donc dormir.

Regardons plutôt comment est fait ce vilain museau, je tends la main vers la porte de la cave, dreling...., pas de témérité inutile, demain au jour.

Je remonte me coucher et un temps encore je resterai aux aguets, puis doucement la lumière redeviendra normale et l'ombre des feuillages recommencera à se balancer molement sur la tapisserie, je m'endors épaisse.

J'ignore combien de temps cela a duré, des secondes, des minutes, des heures, je suis incapable de la dire, sur le buffet de la cuisine, le réveil était arrêté, nous avions oublié de le remonter, et à aucun moment je n'ai consulté ma montre.

Le lendemain, mon premier soin fut de descendre à la cave, c'est une pièce bien éclairée par un large soupirail, constamment entrouvert à cause du compteur à gaz, pratiquement vide, juste une étagère portant des casseroles de grand diamètre et la friteuse en fonte, l'escalier en échelle de meunier ne dissimule aucun coin sombre.

Il n'y a rien, ce qui s'appelle rien, la cave est vide, j'examine attentivement le mur sous la fenêtre, il ne porte pas la plus petite trace de quoi que ce soit.

Une seule remarque, le soupirail était la seule fenêtre ouverte dans la maison, mais cela ne veut encore rien dire, le sable passant sous toutes les portes, pourquoi pas autre chose?

Concernant l'électricité, je me suis renseigné discrètement, personne

n'a rien remarqué et il n'y a pas eu d'incident à la cabine de haute tension.

j'ai eu beau analyser cette histoire loufoque, elle est restée inexpliquée, surtout que je n'ai rien vu de tangible, j'ai constaté des causes dues à quelque chose ou à un phénomène quelconque.

Comme par le passé, je n'avais lu de livres ou vu de films fantastiques ou d'anticipation, mon subconscient, ce locataire original, ne pouvait rien faire ressurgir au moment propice, et certainement pas en état de veille.

Je ne suis pas une angoissée, j'ai les nerfs aussi solide que la queue du diable, j' n'ai jamais eu de problèmes, je me débrouille toujours pour être du côté du manche, philosophie nécessaire quand on est dans les affaires, et puis je suis fiancée depuis peu à un jeune professeur (la nouvelle élite montante). C'est tout neuf, tout beau, tout rose, la vie est belle, l'avenir brillant, donc pas de phantasmes encombrants.

Même si l'expression ne fait pas encore partie de mon vocabulaire, c'est un fait certain, il y a eu agression mentale, par qui, par quoi, pourquoi, la question est toujours restée sans réponse, de toute façon c'est raté, je suis restée perplexe et j'ai oublié.

Je n'aurais même pas comptabilisé cette aventure au nombre des contacts, si dans le courant de l'année 1978, Mr VAN VINKEROYE ne m'avait lu la relation (non contrôlée) d'un fait presque semblable ayant eu plusieurs témoins et qui, eux auraient vu..., et s'il m'en a donné lecture, c'est parce que lui aussi était perplexé!!!

Quelque temps auparavant d'autres personnes lui avaient conté la même aventure, à laquelle il n'avait accordé aucun crédit.

C'est ainsi que je me suis souvenu de ma propre aventure, survenue 25 ans auparavant.

\* \* \*

Pendant des années, il ne se passera rien, ou plutôt si, mais c'est tellement peu spectaculaire, pendant les quatre ans que je travaillerai avec mon père, patiemment il m'apprendra ce qui n'est plus dans les livres d'école, ce que les anciens savaient et ce que les promoteurs immobiliers n'ont jamais voulu savoir.

Quand plus tard, j'ai lu "Les maisons qui tuent", j'avais l'impression d'entendre la voix du père qui conseillait sur la façon d'assainir un vieux bâtiment, de guérir certaines lèpres de la pierre, d'auxculter les

terrains pouce par pouce avant de mettre une brique dessus, et il avait un flair infaillible pour détecter les rampes telluriques, les cours d'eau souterrains etc..., enfin toutes les petites agaceries cosmiques capables de rendre un palace inhabitable apparemment sans raison valable.

Et pendant tout ce temps, une petite idée qui va, qui vient, qui fait son chemin, se rappelle sous différentes formes, mais répète inlassablement la même chose: "voir l'autre côté du ciel, aller vers d'autres constellations, ce qui en terrien signifie se rendre dans l'hémisphère Sud."

Comment???..... C'est loin, tellement loin de mon porte-monnaie, dommage que nous ~~ne~~ soyons plus au Moyen âge, j'irai à pieds, je pourrais compagnonner à l'aise sans que personne ne me demande quoi que ce soit, mais nous sommes aujourd'hui où on ne se déplace plus qu'en passeport dûment visé, cacheté, tamponné, étiquetté.

Où? La question est plus raisonnable. Il n'y a qu'un endroit où un Belge peut se multiplier par quatre-vingt, c'est le Congo belge, dont une bonne partie du territoire se trouve sous l'Équateur.

Pourquoi, à quel titre, etc...? Les réponses sont encore dans le brouillard.

En attendant que la solution me tombe du ciel, je suit les cycles de conférences que donnent en provinces les professeurs de l'U.L.B. (Université Libre de Bruxelles) et de l'Institut des langues orientales; les conférences et débats donnés au cercle de la "Libre pensée" où j'accompagne régulièrement mon grand-père, et dont je deviens membre actif.

J'ai de la chance, à la table du conférencier se sont succédés: orientalistes, égyptologues, archéologues précolombiens, paléontologues, ethnologues, anthropologues, géologues et historiens des grands bâtisseurs, des sites étranges et des faits restés inexplicables, toutes sciences qui me passionnent en amateur.

La plupart de ces gens sont reçus à la maison, donc accessibles aux questions, c'est ainsi que j'ai remarqué, qu'officieusement, ils étaient plusieurs à s'asseoir gauloisiement sur la science officielle, mais ils m'ont permis de comprendre que rien n'est jamais terminé, que tout peut toujours être remis en question.

La solution à mon petit problème ne m'est pas tombée du ciel, pour une fois, c'est la politique, cette entité fumeuse, qui va me servir, et même me servir sur un plateau d'argent.

Depuis les dernières élections législatives, c'est la gauche qui gouverne, les libéraux-socialistes sont au pouvoir, BUISSERET est Ministre des Colonies; aussitôt il part en mission fait le tour de son vaste portefeuille pour constater que les missions catholiques ont la haute main surtout, que la loi de 1913 concernant l'instruction primaire obligatoire et gratuite n'a jamais été appliquée à la colonie, pour être admis dans les collèges (qui sont onéreux) ou même pour obtenir un emploi, il faut montré patte bénie.

Commission d'enquête, projet, mise au point du Statut, mesures d'exécution, plus des bâtons dans les roues au recrutement etc...

Quand part le premier contingent d'enseignants, mon fiancé est au service militaire en Allemagne, et ayant travaillé précédemment comme interimaire dans les écoles de la ville de Bruxelles il peut postuler, mais pour être nommé à titre définitif il faut être bilingue, il se présente à l'examen de néerlandais:.... un naufrage.

Dégouté, il revient à la nage vers les Ardennes et postule un poste dans une petite ville, on lui fait des promesses et on nomme un autre candidat; c'est par hasard que nous l'apprendrons.

Dans la même soirée, mon père rentre d'une réunion de la loge où il a rencontré le directeur du département de l'enseignement pour le Congo belge, il est rentré en Belgique pour ouvrir un bureau au Ministère des Colonies afin d'accélérer le recrutement, il est même contraint de s'en occuper lui-même, d'en parler autour de lui, il a même apporté des formulaires.

Oh!!! La belle musique quand papa est rentré en claironnant: "Jules, Yanou, vous partez au Congo". Baloyées les déceptions.

Nous sommes fin mai, mariage rapide, démarches, visites médicales, bagages, le service militaire se termine le 22 septembre, le 30 nous prenons l'avion pour Léopoldville.

Tripoli, Kano, premier choc, fascinant vu d'en haut, le fleuve: plus que majestueux, puissance liquide, frontière d'eau entre deux capitales, pendant dix jours j'aurai le temps de le regarder couler, nous logeons dans un hôtel sur la rive.

Deuxième choc, m'éclatant dans le crâne: "Ce n'est pas ici, il faut aller plus loin". Où?... Demain le département donnera la réponse.

Nous sommes arrivés le 1er octobre 1956, le 10 nous partons pour

Elisabethville au Katanga avec un DC 4 qui fait omnibus; le voyage durera toute la journée.

Nous sommes accueillis par des collègues arrivés l'année précédente, et le soir au moment de nous ramener à l'hôtel, Thérèse me tire par la manche en me disant: "Regarde le ciel, je vais te montrer la Croix du Sud".

Sur les hauts plateaux (1.400 à 1.800) mètres d'altitude) en octobre c'est encore la saison sèche, l'air est tellement transparent qu'il suffirait de tendre la main pour ramasser une poignée d'étoiles, il y en a de toutes les couleurs, bien visibles.

Mon amie me situe la fameuse croix, cinq diamants cosmiques un peu de guingois.

Le lendemain je la retrouverai en plusieurs exemplaires dans la vitrine des bijoutiers, petites étoiles de malachite montées sur or.

Dans ce pays dont j'ignorais tout, il y a seulement dix jours, je me sens chez moi, bien à l'aise sous le "Croix du Sud", j'ai la clé, mais pas la porte, qu'importe, je voulais vivre en Afrique dans l'hémisphère sud, j'y suis, et puis je n'y pense plus, mon mari a un travail absorbant, j'ai une petite fille l'année suivante.

\*

\* \*

22 décembre 1958, samedi midi, mon mari rentre en faisant une bouteille de champagne sous le bras.

Je lui demande s'il a fait une bonne occasion pour le réveillon?

Non, c'est pour tout de suite me répond-il!

Explique???

Il me tend l'ordre de mutation pour Kongolo, désignation au poste de directeur de l'Ecole primaire de régime métropolitain, c'est-à-dire, école pour les enfants européens et les résidents étrangers; leurs ancêtres n'étant pas Gaulois, les Congolais vont dans d'autres écoles où l'enseignement est adapté à leur milieu et à leur façon de vivre.

Comment?..... Pourquoi?..... Guillaume a démissionné..... A 10 heures le centre administratif à convoqué mon mari d'urgence, à 11 heures il signait les papiers. Nous devons être là-bas le 26 pour la remise-reprise.... Et moi, j'ai vingt-quatre heures pour faire les malles et les valises, et c'est un collègue qui se chargera de faire mettre la voiture sur le train.

J'ai rejoint le fleuve, merveilleux et sauvage, encaissé entre les

Elisabethville au Katanga avec un DC 4 qui fait omnibus; le voyage durera toute la journée.

Nous sommes accueillis par des collègues arrivés l'année précédente, et le soir au moment de nous ramener à l'hôtel, Thérèse me tire par la manche en me disant: "Regarde le ciel, je vais te montrer la Croix du Sud".

Sur les hauts plateaux (1.400 à 1.800) mètres d'altitude) en octobre c'est encore la saison sèche, l'air est tellement transparent qu'il suffirait de tendre la main pour ramasser une poignée d'étoiles, il y en a de toutes les couleurs, bien visibles.

Mon amie me situe la fameuse croix, cinq diamants cosmiques un peu de guingois.

Le lendemain je la retrouverai en plusieurs exemplaires dans la vitrine des bijoutiers, petites étoiles de malachite montées sur or.

Dans ce pays dont j'ignorais tout, il y a seulement dix jours, je me sens chez moi, bien à l'aise sous le "Croix du Sud", j'ai la clé, mais pas la porte, qu'importe, je voulais vivre en Afrique dans l'hémisphère sud, j'y suis, et puis je n'y pense plus, mon mari a un travail absorbant, j'ai une petite fille l'année suivante.

\* \* \*

22 décembre 1958, samedi midi, mon mari rentre en faisant une bouteille de champagne sous le bras.

Je lui demande s'il a fait une bonne occasion pour le réveillon?

Non, c'est pour tout de suite me répond-il!

Explique???

Il me tend l'ordre de mutation pour Kongolo, désignation au poste de directeur de l'Ecole primaire de régime métropolitain, c'est-à-dire, école pour les enfants européens et les résidents étrangers; leurs ancêtres n'étant pas Gaulois, les Congolais vont dans d'autres écoles où l'enseignement est adapté à leur milieu et à leur façon de vivre.

Comment?..... Pourquoi?..... Guillaume a démissionné..... A 10 heures le centre administratif à convoqué mon mari d'urgence, à 11 heures il signait les papiers. Nous devons être là-bas le 26 pour la remise-reprise.... Et moi, j'ai vingt-quatre heures pour faire les malles et les valises, et c'est un collègue qui se chargera de faire mettre la voiture sur le train.

J'ai rejoins le fleuve, merveilleux et sauvage, encaissé entre les

verse même une avance.

Tout en décrochant la clé d'un des petits pavillons, la voix de sten-tor de Maurice appelle le boy: "Bangui, conduit monsieur au 8, et appelle Honoré pour aider à décharger les bagages".

Sur le parking, il n'y a rien, même pas la camionnette de l'hôtel, ce vide me met mal à l'aise, il prend des proportions gigantesques, il m'apparaît comme une immensité désertique.

Pourtant, en soit, cela n'a rien d'anormal, il a certainement déposé son véhicule dans un des trois garages du poste; surtout qu'en lisant son registre, Maurice émet un sifflement.

- Eh bien! Ca lui en a fait une trotte! Plus de mille kilomètres, proche des mille cinq cents avec les détours éventuels, venant d'un trou perdu au Nord et dans ce pays où durant huit mois, toutes les routes sont navigables; son premier soucis a été l'entretien du véhicule.

Pendant huit jours, un parfum d'insolite flottera dans le poste, en apparence tout est logique, mais il y a toujours un mini-détail qui ne colle pas, il est possible de lui donner une explication, mais celle-ci reste boîteuse, et puis la truffe est dotée d'un flair qui en fait un piffomètre de précision.

Dimanche 29 à midi, les gosses sont installés, les bavoirs noués, les garçons servent le potage quand Suzy entre dans la salle suivie du nouvel arrivé, et demande: "Sil vous plaît, poussez-vous un peu pour faire place à Mr Fernez". Raclement de chaises, il s'intalle entre Henri II (ingénieur agronome) et moi.

Suzy nous le présente: Mr Johard FERNEZ, tout le monde le salue de la cuillière.

Au cours de la conversation, lui ayant demandé d'où il vient, le comptable itinérant de la Cotonnière pose la question, de savoir l'état d'un tronçon de route qu'il doit emprunter le lendemain; immédiatement, je sais qu'il ne peut pas répondre, je le contemple d'un œil bleu narquois, il me foudroie d'un œil noir et grumbelle quelques mots inintelligibles entre ses dents; intervient un autre agri (agronome) venant à son secours, "Cette question..., avec ce qui dégouline depuis une semaine, apprends plutôt à nager".

Je me marre en silence, il me fait un nez de lapin.

C'est en sortant de table que Lili lance son invitation pour le



samedi suivant, Fernez a regagné sa chambre, les langues se délient dans son dos: qui est-il, d'où vient-il, de quelle nationalité est-il, etc...

Son prénom a une consommance scandinave, quant au nom il peut-être aussi bien français que belge; quelqu'un émet l'idée que c'est sans doute un métis reconnu.

La voiture n'est pas chez José (garagiste portugais,), ni chez Robert (garagiste sud-africain), donc elle ne peut être que chez Marchal (garagiste belge)!

Tout au long de la semaine, entre seize et dix-huit heures, pendant la promenade quotidienne de mes enfants, je rencontrerai plusieurs fois Johard Fernez dans différents endroits du poste, mais chaquefois, là où la route fait un coude, où il me fait l'effet d'être apparu subitement, je le salue et le pignouf ne répond même pas, il est là, arrêté, son petit sac sous le bras, raide comme s'il avait avalé un manche de brosse.

Samedi 5 décembre, approximativement vingt heures, j'installe le berceau portatif de bébé dans la voiture, fais la morale, dans le vide, à la grande mademoiselle, nous partons, dix minutes maximum de voiture, ce n'est pas loin à peine un kilomètre, mais la saison des pluies bat son plein, les routes, c'est du poto-poto (boue rouge de latérite), dans les postes de brousse il n'y a pas d'éclairage public, on roule aux grands phares, le ciel est bouché, ce qui descend des montagnes à la couleur de la suie, la tornade n'est pas loin.

Au sortir du jardin, on tourne à droite, cinquante mètres plus loin, tourner à gauche, le petit pont, de nouveau tourner à droite dans le bosquet de bambous, nous apercevons Mr Fernez son petit sac sous le bras, arrêté dans la courbe du chemin, sur la gauche par rapport à nous comme s'il venait en sens inverse, mon mari n'a pas ralenti, le vent commence à devenir méchant, il s'agit de faire vite sinon nous risquons d'être coincés dans la voiture, nous arrivons en même temps que le premier coup de tonnerre.

Après six mois d'absence je retrouve mes amies, nous comparons nos nouveaux bébés, Renée a une troisième fille, Josette pour son premier, un gros garçon qui pèse le double du mien, etc... ce qui amène à quinze le peuple en pyjama qui attend de pouvoir aller chahuter dans la grande chambre mise à sa disposition.

Pendant que nous amusons, et que défilent les plats exotiques, je vais présenter les convives de cette soirée mémorable.

Tout d'abord, nos hôtes Henri (Ier) et Lili LEJEUNE, les ainés, ils en sont à leur 4<sup>e</sup>le terme (période de trois ans) ils comptabilisent plus de dix ans d'Afrique, Henri est assistant médical, ils ont été les premiers occupants de la maison que nous habitons actuellement, alors que l'école était seulement en construction.

Ensuite le Docteur Roger BOURGUIGNON et son épouse Rénée, médecin-directeur des hôpitaux du territoire, un grand patron, mais relégué en brousse parce qu'il n'a jamais su remplir un formulaire en néerlandais, la vérité est que c'est un chercheur marginal et qu'il s'est mis les officiels sur le dos, il est né en Afrique, son père était déjà médecin de brousse, ils en sont au second terme, et le précédent ils ont habité la maison de l'école.

Robert et Yvette, agent COTENGA (société cotonnière) ils viennent d'entamer le 3<sup>e</sup>me terme, quand Roger habitait la maison de l'école ils y ont souvent logés par mesure de prudence, la cité Cotenga est à vingt minutes de voitures de Kongolo et la piste n'est pas des meilleures, surtout la nuit.

Gilbert et Josette Piette, lui est agent COTENGA à Sola Coton, trente kilomètres de lacets en montagne, elle est institutrice froebelienne, mais a demandé un congé indéterminé pour élever son enfant

Guy et Meijke BAETEN aussi agent Cotenga mais à Sola mission, ils terminent leur premier terme, en janvier 1960 ils rentreront en Europe pour six mois.

Cette nuit là, ces deux couples logeront à Kongolo, l'un chez Lejeune, l'autre chez Bourguignon.

Puis vient les deux célibataires (en réalité, ils sont divorcés) Henri I déjà nommé et son copain Jean autre ingénieur agronome mais à Kaceya (60 km au N-E) en vadrouille à Kongolo pour le week-end.

Enfin mon mari et moi, derniers habitants de la maison de l'école; ceux qui ne l'ont pas habiter, y ont néanmoins passé plusieurs nuits.

Nous sommes tous très gais et sans doute partis jusqu'au lever du soleil, il peut-être vingt-deux heures, l'orage a cessé, mais il pleut toujours, quand arrive l'infirmier de garde.

- Ewana docteur, il y a accident, venir tout de suite...

Roger et Henri avaient une tasse de café très fort toujours prévu à cet effet dans un thermo, pour ne pas perdre de temps à dégager les voitures, mon mari les conduits à l'hôpital, Henri et mon mari rentrent une heure plus tard après avoir appeler les deux autres médecins du poste et demander au C.F.L. (Cie du Chemin de fer des grands lacs) de mettre en marche les groupes électrogènes auxiliaires, il faudra de l'électricité toute la nuit... Trompé par les éclairs un camion a versé dans le dembo sur la route de Lemba, il y a une vingtaine de blessés dont quelques uns dans un état grave, il va falloir opérer d'urgence N'étant plus utile, Henri nous a rejoint.

Le départ de Roger n'a pas coupé l'ambiance, c'est chose courante, il est médecin, on a l'habitude; c'est pourtant à ce moment que nous commençons à prendre un coup de pompe collectif.

Lili sert du café frais, et malgré le réveil matin qu'il a avalé, son mari a du mal à garder les yeux ouverts.

Nous n'avons pas bu plus que de raison, sauf Robert qui est malade comme un chien, sa femme s'est abstenu, elle connaît la chanson, au retour, c'est toujours elle qui doit prendre le volant, malgré cela elle se sent lourde, moi de même alors que je suis condamnée aux jus de fruits et à l'eau minérale.

C'est Yvette qui donne le signal du départ, il n'est pas encore minuit puis les deux célibataire suivent, ils logent dans la maison voisine, ils ont du mal à mettre un pied devant l'autre.

Gilbert est étendu pour le compte sur divan, une souche.

J'insiste pour rentrer, je dors debout, mon mari ne discute pas, lui aussi fait des petits yeux, nous transportons les enfants endormis dans la voiture, il ne pleut plus, il y a une demi-lune qui éclaire par-ci par-là entre deux nuages, nous avons ouvert les vitres de la voiture pour avoir de l'air frais.

Doucement, phares de route allumés, mon mari démarre, moi, je suis parfaitement incapable d'observer attentivement la route, je dois faire des efforts inouïs pour tenir les yeux ouverts, c'est dans un dernier sursaut, comme nous arrivions dans le bosquet de bambous, que je l'ai de nouveau vu, toujours planté à la même place, puis aussitôt c'est le noir, mon mari jure, les freins hurlent (réaction normale devant un obstacle imprévu).

A partir de là, c'est le cirage complet, quand je me réveille sur mon lit, il est plus de huit heures, nous sommes tout les deux à plat ventre en tenue d'artiste ce qui n'est pas dans nos habitudes.

Bouh! J'ai mal aux cheveux, dès que je remue, ça grince de partout, je récupère un peignoir, la station verticale est d'un pénible, j'ai le crâne aussi creux qu'un tam-tam, comme si on m'avait sucé le cerveau, le ligne droite de la chambre à la cuisine passe par toutes les aspérités où je peux m'accrocher: du café,..... tout l'or que je n'ai pas pour du café.

Si j'avais eu un mari bricoleur, ou tout simplement père moderne, mais ce n'est pas le cas, en dehors de son métier il est empaillé; je ne me serais sans doute aperçu de rien, et je ne crois pas être somnambule.

Devant le réchaud à gaz je commence à me poser des questions: comment sommes-nous rentrés, qui a mis les enfants au lit, pourquoi étions-nous totalement déshabillés...., les questions s'enmêlent, le coup de frein émerge du brouillard, logiquement la voiture doit être devant la barza près de la porte d'entrée...., elle n'y est pas!

Bon dieu, la bagnole!..... Du coup l'idée de l'accident me réveille je fais demi-tour, et par l'autre baie je la vois, bien rangée dans le garage, je sors, j'en fais le tour, rien, pas une égratignure, il est vrai que mon mari roulait lentement et qu'il a pu freiner à temps.

Je passe dans la salle de bains afin de me rafraîchir la figure à l'eau froide, j'aperçois un lange sale jeté dans la baignoire, ce n'est pas sa place, je le ramasse et le met dans le bac ad hoc, ça aussi c'est bizarre.

Je retourne à la cuisine pour constater un autre détail insolite, le biberon du bébé est sur l'évier, non rincé, la tétine est même toujours dessus.

Normalement mon fils devait avoir son premier repas à six heures, et si l'enfant avait pleurer, mon mari m'aurait secouer pour me réveiller, d'ailleurs j'aurais été réveillé au premier cri.

Dans son berceau, Claude gazouille tout seul, l'air serein, donc c'est qu'il a l'estomac garni et qu'il est au sec.

Ca commence à remuer du côté de la chambre à coucher, ça va mal, un dinosaure sans carapace qui à la gueule de bois, il fume, non seulement

il s'est réveillé le derrière au vent, mais les moustiques l'ont mordu, la broderie de la taie d'oreillet s'est imprimée sur sa figure, il a les cheveux qui refusent de se mettre en place.

Dans le living il constate:

- Où est la voiture?

- Dans le garage.

- Qui est-ce qui l'a mise là?

- Qui est-ce qui tenait le volant hier soir?

Il beurre ses tartines en grognant....., inabordable pour l'instant.

A son tour, ma fille s'encadre dans la porte, grincheuse, l'oeil mauvais, elle se conduit comme une peste..., je fais couler vingt centimètres d'eau dans la baignoire, pendant qu'elle navigue, j'ai la paix et elle noie sa mauvaise humeur.

Entretemps, mon mari est parti au cercle, il ne rentrera qu'à midi, nous prendre pour aller dîner.

Comme nous descendons de voiture, à une table de la terrasse, j'aperçois Roger en conversation avec Fernez, mon mari se dirige vers eux.

Aie! Je m'attends à une algarade, mon mari est un chauffeur prudent et sérieux, c'est un domaine dans lequel il n'entend pas la plaisanterie.

Non!!! Il ne dit rien..., et la belote lui a rendu sa bonne humeur, visiblement il a tout oublié, sinon il ne l'aurait pas raté, surtout que Roger parle de l'accident de la veille et qui l'a tenu à l'hôpital jusque quatre heure du matin, vingt pour cent à cause de l'orage, quatre-vingts pour cent de négligence, surcharge, mauvais arrimage etc...

Les amis de la veille arrivent les uns après les autres, ils ont tous l'air bouffi.

Yvette arrive avec ses deux enfants; à la question - Et Robert? elle répond:

- Dans son lit, il a passé la nuit sur la barza, il est sorti de la voiture pour s'affaler dans un fauteuil, impossible de le réveiller, je n'ai pas insisté, j'avais moi-même trop sommeil.

Les gens affluent dans l'hôtel, c'est la première semaine du mois toute la brousse est descendue au territoire pour faire les provisions et à seize heure, c'est la fête des enfants (St-Nicolas) dans la salle des fâtes du C.F.L., Suzy a prévu trois services à midi.

C'est alors que ce produit, un fait, en apparence anodin, mais très

insolite; Fernez évite de parler, mais quand il s'exprime en français, il a un accent oriental, il dirait qu'il est Indien, on le croirait.

Lionel, le boucher, vient d'arriver à notre table, il sert les mains à la ronde quand quelqu'un interpelle de l'autre bout de la salle.

- Baeten, come mani ~~Quand je tourne au coin~~

Guy déplie péniblement son mètre nonante-six et traverse la salle, comme il à la consistance du macaroni trop cuit, les plansanteries fusent en Flamand, ou plutôt en un des patois de West-Vlaanderen, Fernez est pris d'un fou-rire, visiblement il a compris (on demandait à Guy, s'il avait passé la nuit replié dans une boîte à chaussures ou dans une poubelle à pédale et encore d'autres fines plaisanteries sur son état pâcheux.

Lionel, cet ex-paro, a les réflexes rapides, aussitôt il bombarde Fernez de questions en Flamand, celui-ci a vraisemblablement compris l'ensemble des questions, mais il est coincé, incapable de s'exprimer, d'aligner les mots pour répondre, il ne les connaît pas.

Mais, il est dit, qu'il y aura toujours quelqu'un pour le tirer d'embarras, Gilbert est juché sur un tabouret près du bar, il trouve qu'il n'y a pas assez d'ambiance, il met un disque sur l'électrophone et le volume au maximum.

Johard en profite, il se lève et m'invite à danser en me tirant par le bras, d'autre en font immédiatement autant; pour moi, c'est l'occasion d'en savoir plus long, il me suffit de l'amener à y penser, je pose la question.

- N'avez-vous pas été trop mouillé par l'orage cette nuit?

- Nooon... et vous, vous vous êtes bien amusez hier soir? ~~Quand je rime~~

Le chameau....., il m'oppose brutalement un barrage, son esprit reflète une haute palissade blanche opaque, si mon propre esprit avait eu des roues il se cassait la figure; et puis il se paye ma tête, je me heurte successivement à des portes fermées, à un volet métallique baissé, il termine la bagarre en m'envoyant l'image d'un grand rideau flottant..., je le mordrais, c'est pas possible, c'est un échappé d'un monastère tibétain...., et il rigole avec ça. ~~Quand je danse depuis si longtemps~~

Je suis un tantinet groguy, en général l'homo sapiens pensouille, ~~Quand je rime~~ rumine de la neurones, mais ne perçoit en rien mes petites investigations.

J'attaque à coups de langues, et pour me faire taire, il lui faudra

autre chose qu'un barrage mental.

- Que vous ayez eu une longue conversation avec les bambous, c'est le dernier de mes soucis, mais vous pourriez au moins me dire ce qui gênait sur la route et dans le tournant au risque de provoquer un accident, vous étiez là, vous avez dû le voir, et le coup de frein a dû vous écorcher les oreilles.

- Vous n'avez pas eu d'accident.

- non, mais nous ne sommes pas passés bien loin, d'un côté la rivière, de l'autre cette espèce de masse noire, que j'ai vaguement perçue, qui obstruait tout plus la route glissante comme du savon noir.

-..... (pas de réponse)

- Et bien, qu'y avait-il sur la route?

- ..... (toujours muet)

- Voulez-vous que nous le demandions à mon mari?

- Il a oublié, et vous devriez avoir oublié aussi.

Je ricane ...., oublier, .... moi je suis comme les éléphants!

- Comme les éléphants??? Il a l'air sincèrement ahuri, il n'a pas compris alors que c'est l'ABC du brouillard qu'il soit africain ou asiatique.

- Il y a combien de temps que vous êtes en brousse?

- Tss, tss, la petite curieuse.

- Cessez de vous payer ma tête, et distes-moi plutôt pourquoi vous ne vous avez pas prévenu du danger sur la route.

- Il n'y avait aucun danger.

- Il y avait un obstacle, légalement vous auriez dû nous faire signe de stopper.

Pour toute réponse il m'écrase contre lui en rigolant, j'essaye de le repousser, mais c'est du béton.

- Tenez-vous convenablement sinon le magister va vous voler dans les plumes.

- Lui... Non, il ne nous voit pas.

Apparemment personne ne s'aperçoit que nous dansons depuis vingt minutes, alors que les autres couples ont suivi la tradition, c'est-à-dire un morceau de musique, une pose, deuxième morceau et on se sépare.

- Pourquoi refusez-vous de répondre à mes questions?

- Ce n'est pas bon de tout savoir en une fois.

Bien que la moutarde prenne l'ascenseur, je parviens à me dominer, et c'est froidement que je lui déclare.

- Mr Fernez, il s'est produit hier quelque chose d'insolite, vous étiez présent, j'ignore à quel titre, mais comme j'ai horreur des situations fumeuses et nébuleuses, je chercherai jusqu'à ce que je trouve, je mettrai le temps qu'il faudra, mais je saurai.

Il semble moins sûr de lui et souffle:

- Oubliez, c'est sans importance.

- Non, je vais jusqu'au fond des choses et vous ne vous en tirerez pas comme ça.

- C'est sans importance.

- On n'essaye pas de dissimuler ce qui est sans importance, avant de jouer à cache-cache, vous auriez dû apprendre à mentir, vous en êtes incapable, bien que vous soyez très fort en acrobatie mentale.

Comme Maurice entre et annonce le deuxième service, je le plante au milieu de la piste et rejoins les autres pour le dîner.

Johard ne paraît pas à la table, il fait partie du troisième service, pour notre groupe, il est temps, dans moins de deux heures il va falloir obtenir de la discipline d'une bonne centaine de moutards surexcités.

Ce même dimanche soir, nous nous retrouvons toute la bande, ou du moins ce qu'il en reste, au cinéma du C.F.L.

Guy et Meijke ont regagner Sola, Jean, Kaceya, Yvette la Cotenga et Henri II doit être dans son lit.

Après la séance, nous prenons un pot, autour de la table, il y a Lili, Henri Ier, Roger, Renée, Josette, Gilbert (celui-ci doit attendre l'avion du lundi, c'est son tour de distribuer le courrier au retour), mon mari et moi; Roger mis à part, nous avons tous des têtes de zombies, et Gilbert dira le mot juste: des têtes de drogués. Ce qui amènera, le lendemain, Henri et Roger à analyser discrètement au laboratoire de l'hôpital, les fonds de bouteilles, sans résultat d'ailleurs.

A mon avis, ce serait le moment de faire le point, mais je constate que personne n'a envie d'entamer une discussion, chacun aspire après son lit.

Le lendemain matin très tôt, Fernez avait demandé sa note, payé et était parti aussi discrètement qu'il était venu, nous ne devions plus jamais en entendre parler, comme si son passage à Kongolo avait été

gommé de la mémoire des gens du poste.

Je ne pourrai jamais aborder le sujet avec les membres du groupe, on aurait dit qu'ils avaient volontairement ou non enterré cette soirée et effacé les traces; il est vrai que nous commençons à avoir un autre sujet de préoccupation, l'indépendance du Congo belge est décidée dans la pagaille la plus complète ce qui annonce des lendemains incertains.

Lorsque j'en ai parlé à mon mari, je me suis heurté à un étalage d'idioties: tout d'abord il a dit avoir bu un coup de trop, ce qui était faux, ensuite il a prétendu que Roger ou Henri lui avait mis quelque chose dans son verre ou dans son café pour lui faire une blague, , je lui ai mis le nez dans sa bêtise en lui démontrant que droguer quelqu'un qui va prendre le volant, ce n'est plus une blague, mais une manœuvre criminelle, et comme c'est lui qui les a conduits à l'hôpital ça devenait du suicide.

Il m'a regardé avec des yeux vides et m'a soutenu qu'il n'avait jamais été à l'hôpital avec Roger et Henri ce soir là; c'était inutile d'insister, il ne se souvenait absolument de rien sauf d'une irrésistible envie de dormir. Et je pense qu'il en a été de même pour les autres, tout était effacé.

Seul Roger fera une fois allusion à cette soirée. En voici les circonstances: six semaines plus tard, un samedi nous sommes invités à Sola coton, chez Gilbert et Josette, à un barbecue, Guy et Meijke donne leur soirée d'adieu, le lundi ils prennent l'avion pour l'Europe pour un congé de six mois, Yvette et Robert manquent à l'appel leur fils est malade.

Je suis en train de tourner les brochettes sur le grille, brusquement la nausée, course d'obstacles, épreuve de vitesse vers les toilettes, j'ai l'estomac qui se retourne comme une chaussette, après ça le vertige, je me cramponne à l'évier, j'ai l'impression d'être en état d'apesanteur; ça se tasse, je me regarde dans la glace, je suis verte ce n'est pas la peine de me faire des illusions: c'est l'annonce faite à Marie!

Le mardi, quand je descends de la table d'examen, dans le cabinet de Roger, c'est la confirmation, ce n'est pas la peine de ranger la layette.

Roger rigole.... "C'est un cadeau de St-Nicolas, tu féliciteras Jules de ma part".

Le féliciter!... Il va m'entendre l'artilleur d'élite, profiter de ce que je dormais comme une souche pour m'en fabriquer un troisième, je vais lui faire une grosse tête!

Au souper, je lui annonce la bonne nouvelle.... sa tête!!!!, puis il pique sa crise: "Ce n'est pas vrai, ce n'est pas lui, il jure ses grands dieux qu'il ne m'a pas touché."

Lorsque je lui rappelle qu'il s'est réveillé en costume d'Adam et qu'il avait soi-disant tout oublié, il part en claquant la porte.

S'il râle, moi je fume, c'est parti pour la gloire, nous allons nous manger le nez pendant dix-sept ans, surtout que cette grosse allait être la plus belle histoire de dingue que j'ai jamais connu.

J'ai lu quelque part que les couples dont un ou les deux avaient eu des contacts, avaient des problèmes intérieurs, en bonne logique, je crois que l'histoire de soucoupe, c'est le prétexte bidon pour se lancer les assiettes à la tête et masquer les vraies raisons du litige, que l'on se refuse à s'avouer à soi-même. Pendant des années il y a des petites frictions pour des futilités jusqu'au jour de super-grogne où c'est le grand déballage des motifs réels, sordides et très terre à terre.

Entre nous il n'y a pas eu d'OVNI, seulement un fait inexpliqué ou plutôt en partie effacé, bref pendant dix-sept il prétendra ne pas être le père de l'enfant tout en refusant d'aborder le sujet en détail parce qu'incapable de justifier ses dires, surtout que certains points bien établis lui donnaient tort.

De mon côté, pendant dix-sept ans je l'accuserai de mauvaise foi, ayant un solide argument à lui mettre sous le nez.

Dans le courant du mois d'avril, je dois subir une légère intervention chirurgicale à la tête, comme je suis enceinte, le chirurgien ne peut opérer que sous anesthésie local et devra procéder en trois fois, cela permettra à Roger de constater, d'examiner à fond et de suivre l'évolution.

Au premier coup de bistouri; petite surprise, j'ai le sang qui ne coagule pas, interrogée, je réponds que j'ai déjà eu le même phénomène lors de la naissance de ma fille, instruite par l'expérience, quelques

semaines avant la seconde naissance, l'accoucheuse me bourra de vitamines K à forte dose; d'autre part mon mari est hémophile, c'est un drame quand il se coupe en se rasant, il y en a pour des haures.

Roger procédera à toutes les analyses que lui permettra son laboratoire de brousse, mais quand il demandera à mon mari de passer pour une prise de sang, celui-ci refusera net, sans vouloir donner une explication à son refus.

On me bourre à nouveau de vitamines K, sans résultat, à la troisième opération, c'est du jus de carottes anémiques.

Et lorsque le 9 août 1960 je mis au monde, à la maternité de Nieuwport un bébé qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à sa soeur, pesant 1 kg 850 et que le médecin déclara sur le certificat: un foetus viable de 6 mois de gestation de sexe masculin, ici on peut remplir trois pages de points d'interrogation.

L'analyse de sang le laisse perplexe, celui-ci ne coagule pas, mais aucune trace du microbe ou du virus qui provoque l'hémophylie. Les blessures sont spectaculaires, c'est la marée rouge, mais sans gravité, il n'en est même pas affaibli.

Chaque fois qu'il entrera dans une école, le service sanitaire me convoquera pour essayer d'éclaircir le mystère de cette composition sanguine loufoque résistant même à tous les coagulants artificiels, pour finir, le service délivrara une carte blanche au lieu de l'ordonnaire carte grise habituelle, afin d'attirer l'attention sur les groupes sanguins très rares.

Deux autres faits insolites ou constatations bizarres marqueront cette dernière année à Kongolo.

Premièrement des réflexions époustouflantes de Domi la peste trois mois plus tard, elle a deux ans et demi, la langue bien pendue et bien pointue, mais ça elle n'a pas pu l'inventer.

Est-ce que cette nuit là, mon fils qui était un bébé de trois mois n'a pas été endormi, et aurait tout vu, si ce n'est pas une certitude, c'est fort possible, car par la suite, chaque fois que je passais dans le bosquet de bambous et qu'il faisait nuit, surtout quand celle-ci était très étoilée, il se terrait dans son landau avec l'air tendu, anxieux, comme s'il appréhendait quelque chose, jusqu'au soir où ma fille m'a fait la remarque suivante: "Maman, Claude a peur des étoiles".



Je lui ai fait remarquer qu'il n'y avait aucune raison d'avoir peur des étoiles, qu'elles étaient trop loin. Alors elle m'a répondu d'un ton excédé: "Justement, c'est la profondeur de l'espace qui lui donne le vertige".

Je suis restée clouée sur place et sans voix, ce n'est pas là le langage que tient d'ordinaire une enfant de deux ans et demi; même si on lui a appris à parler d'une façon normale sans bétifier.

Endormie, elle l'a été, mais peut-être pas immédiatement, ceci expliquerait cela, mais c'était le seul moyen de la faire taire, sinon elle aurait claironné ce qu'elle avait vu, et tout le poste l'aurait su.

Deuxième constatation insolite, et il m'a fallu des années pour définir la nature exacte du phénomène, sur le moment même, je n'ai pas chercher à comprendre.

Chaque jour vers 16 heures, les deux moustiques sont impossibles, il faut les promener pendant deux heures.

J'aime le changement, toujours le même circuit c'est monotone, et Kongolo offre une variété de promenades inédites. Entre le camp militaire et le fleuve, il y a paraît-il un joli endroit très reposant, une belle clairière, je ne l'ai jamais vue pour la bonne raison que chaque fois que j'ai voulu m'y rendre, j'en ai toujours été empêchée, chaque fois que j'allais emprunter le sentier, je faisais demi-tour, sans raison, même ma fille faisait virer le landau, tout simplement plus envie d'aller là, comme si nous n'avions rien à y faire, que ça ne vallait plus la peine de visiter cet endroit.

Nous avons quitter Kongolo le 28 juin 1960; avant de rentrer en Europe mon mari devait se présenter à la Direction provinciale de l'Enseignement à Elisabethville.

Nous sommes en Europe depuis quelques jours quand la radio annonce le soulèvement des camps militaires, belle occasion pour mettre le pays au pillage, ceux de Kongolo ne se sont pas fait prier.

Dans le courant du mois d'août, j'ai rencontré Maurice et Suzy, c'est elle qui m'a narré ce qui suit/ "Nous avons juste eu le temps de ficher le camp en direction du fleuve et de sauter dans les barges du C.P.L., chanvrés jusqu'au yeux et excités en conséquence, même un bulldozer n'aurait pu les arrêter, ils ont déferlé sur le poste, direction dépôt des brasseries, courant à travers tout en hurlant comme des dingues et



tirant des coups de feu dans tous les sens, c'était à qui arriverait le premier, pour les quatre cinquièmes des soldats, la révolution se termina dans un océan de bière.

Je ne sais pas quelle saloperie ils avaient avalée, mais quand les réguliers sont rentrés dans le poste, une semaine plus tard, il y avait des types encore complètement dans le cirage, on en a retrouvés au bord de la route ou errant en brousse entre le camp militaire et la brasserie, ils s'étaient écroulés avant d'arriver au dépôt, on en a ramassées une bonne vingtaine dans la parcelle de.....(un nom que j'ai oublié, mais qui comprend la clairière en question), ceux-là complètement avachis, lessivés, laminés.

Le médecin militaire qui les a examinés, n'a jamais pu définir ce qui leur était arrivé réellement, l'effet du chanvre était dissipé, ils donnaient l'impression d'avoir eu un magistral coup de bambou sur le crâne si on leur parlait, ils ne répondraient même pas, tandis que ceux qui avaient pris un autre chemin et atteint la brasserie, malgré la cuite phénoménale multipliée par la drogue, en dix jours, ils avaient eu le temps d'émerger du brouillard et de remettre ça avec les réserves d'alcool et d'apéritifs des commerçants et des particuliers".

d'après d'autres échos, j'ai appris que ceux qu'on avait ramassés dans la clairière étaient restés plusieurs semaines dans cet état d'hébétude et complètement amnésiques.

A mon humble avis, les gus, doppés jusqu'aux oreilles, ont foncé droit devant eux et ont forcé un barrage qui se trouvait sur leur chemin.

Depuis plusieurs mois plus personnes n'avait mis les pieds sur ce terrain, y compris le propriétaire qui avait abandonné de menus travaux.

Après ces événements l'accès au terrain était redevenu normal, mais les gars qui y avaient fêté l'Indépendance ont mis du temps à le redevenir.

Sur le moment, au récit de Suzy, j'au ai tiré les mêmes conclusions qu'elle: la drogue; puis j'ai enterré l'affaire, de Kongoïo, je ne retenais qu'une chose j'avais tout perdu dans la bagarre.

Pendant les quatre années suivantes le Nord-Katanga allait être ravagé par la guerre, troupes katangaises, troupes congolaises, mercenaires, Simbas etc... le poste a été investi, réinvesti et chaque fois un peu plus démolî

Les convives du 5 décembre 1959 ne furent plus jamais réunis; le 28 juin 1960 les Baeten descendaient de l'avion quand nous y montions, on promis de boire le pot de l'amitié à notre retour en septembre prochain. Je ne les ai jamais revu, ni Robert et Yvette, ni Gilbert et Josette, ni Renée et le Docteur Bourguignon.

Au hasard des affectations et des voyages j'ai croisé, <sup>Jean</sup> chez sa belle-soeur à Sandoa l'année suivante, Henri II en avion en 1961.

En 1964, Henri et Lily Lejeune habiteront six mois dans l'immeuble en face du nôtre à Elisabethville, à la première tentative pour renouer, mon mari se conduira d'une façon vraiment désagréable, un véritable muffle, qu'ils n'insisteront pas, et après leur déménagement qui les conduira à l'autre bout de la ville, entre 64 et 67 je croiserai deux fois Lily sur le trottoir et eux aussi je les perdrai complètement de vue.

Il est à noter, qu'à Kongolo, il n'a jamais été question d'OVNI, nous n'avons rien vu de semblable, la masse qui obstruait la route pouvait être n'importe quoi, il faisait nuit noire avec pour seul éclairage les phares de la voirure, d'autre part, en Afrique équatoriale on pourrait dissimuler toute une escadre de soucoupes volantes à dix mètres de la route, personne ne s'en apercevrait, la jungle est épaisse surtout en saison des pluies.

Longtemps, j'ai opté pour un initié venant soit d'une lamaserie thibétaine ou népalaise, soit de l'Asie du Sud ou même de la Haute Egypte, toutes ces suppositions étant valables.

Je ne reverrai jamais Kongolo, sauf en rêve, toujours le même endroit le jardin derrière la maison, je suis sur la barza, je vais rentrer dans l'office, et je me réveille, alors que tous les autres postes où j'ai vécu avant ou après ne sont jamais venu hanter mes nuits.

Et ça, en deux temps, premièrement pendant la période où nous avons habité Sandoa, au Sud-Est du Katanga, frontière de l'Angola, nous y sommes restés d'octobre 1960 à juillet 1962, puis le rêve s'est estompé et a ressurgit dans le courant des années 1972-1973 pour disparaître à nouveau.

J'avais bien oublié Johard FERNEZ, il était enfoui sous les années et il y serait sûrement resté si un ami et autre contacté, qui s'occupe d'ésotérisme et de science de l'espace, ne l'avait subitement déterré.

Je lui rend visite parce que son téléphone est en panne, pour une

pour une lettre restée sans réponse. Je suis à peine arrivée qu'il me déroule sous le nez une grande photo:

- A votre avis, qu'est-ce c'est,
- On dirait un.....! Les yeux noirs, au regard à la fois sérieux et "je me fou de tout" me saute à la figure.
- Mais je connaît ce type!!!

Stéphane fait des yeux ronds, j'enchaîne:

- C'est une photo prise avec un appareil à infra-rouge (instrument très cher et délicat utilisés presque uniquement par des services scientifiques, ceux des polices et des douanes)

Naturellement avant que l'engrenage ne se dérouille dans ma tête, il a fallu un petit temps pour me rappeler qui il était et où je l'avais vu.

Puis Stéphane me montre la pellicule originale, à mon tour de restée baba... la seconde prise de vue montre un OVNI en vol légèrement incliné, mais bien visible dans le détail, je le bombarde de questions, où, quand, dans qu'elles circonstances, comment est-il en possession de la pellicule etc..???????

Les explications sont restées assez embrouillées quand à l'acquisition du document, mais voici le récit du contact entre le possesseur de l'appareil photo infra-rouge (un douanier suisse) et le pilote de l'OVNI.

Aux environs de Lugano, un poste frontière entre la Suisse et l'Italie, dans la nuit, un agent de garde est dehors, brusquement une lueur oscillante dans les pâturages à quelques centaines de mètres; il fonce; passage non autorisé, il pense à un hélicoptère fraudeur, il arrive essoufflé et crie les sommations d'usage à une silhouette qui tripotte à l'engin posé dans la prairie, celle-ci se retourne, clic... première photo...., puis l'euphorie de la bonne prise le laisse tomber lâchement, ses rotules jouent des castagnettes, et manque de pot, le baudrier avec le walkie-talkie est resté sur la table du bureau.

Il n'a pas assez de deux yeux pour regarder, si le pilote en combinaison blanc-nacré est un homme, peut-être nettement plus grand qu'un petit Suisse, mais un homme quand même, l'engin est ce qu'on appelle communément une soucoupe volante.

Le pilote lui a dit, ou fait comprendre qu'il se trouvait en difficulté, puis il s'est remis au travail, tandis que le gabelou restait muet planté au milieu du pré.

Quand la réparation a été terminée, le pilote l'a prié de reculer et lui aurait dit "Je reviendrai". C'est lorsque l'engin décolle qu'il a un dernier réflexe et prend la seconde photo.

Je ne peux garantir l'exactitude de ce récit, mais ce n'est pas un canular, les photos le prouvent, seulement il n'y a pas eu d'autre témoin, le collègue pendant ce temps assurait la garde dans les bras de Morphée.

Par contre la pellicule a été soumise, non pas à un, mais à plusieurs experts, tous sont formels, c'est bien l'original, ce n'est pas un montage. Sans commentaire, ça à fin de cloquer le bec de ceux qui crient à l'escroquerie sans avoir rien examiné.

La photo, c'est un art, il faut être doué, ensuite équipé d'un matériel onéreux qui n'est pas pour la fiche de paie d'un douanier, fut-il suisse.

Quant au matériel et laboratoire de l'Administration, il vaut mieux ne pas essayer de jouer, les contrôles sont sévères, répétés et imprévisibles.

La douane suisse a gardé le silence sur cette affaire, le rapport de l'intéressé aura fait son chemin par la voie hiérarchique jusqu'au sommet, pour redescendre aux archives.

Il se peut que je puisse avoir l'accord afin d'y avoir accès, mais remuer du fonctionnaire à l'échelon des Directeurs Généraux ce n'est pas une mince affaire, surtout qu'il me manque des coordonnées.

A Kongolo j'avais relevé les anomalies suivantes, en apparence anodines, mais flagrantes pour qui réfléchit.

1 - Je n'ai jamais vu à FERNEZ ni casque ni chapeau, bizarre, généralement les courreurs de brousse le gardent vissé sur la tête.

2 - Pas de lunettes solaires, imprudence grave qui peut coûter cher, on peut à la rigueur se passer de galurin, mais ne pas protéger ses yeux, même à dix-sept heures, les rayons en obliques du soleil sont encore très méchants, les brûlures de la cornée ne sont pas accident rare.

3 - Fernez n'a jamais eu de véhicule.

Je suis allée au garage Marchal, sous prétexte d'avoir égaré le carnet de la voiture, je voulais connaître le kilométrage au dernier entretien, le patron est dans la fosse, il m'indique une table dans coin de l'atelier où se trouve la boîte de fiches et le registre

d'entrée et de sortie, il ne m'a pas été difficile de le compulser, les véhicules inscrits lors du séjour de Fernez je les connais tous et son nom ne figure nul part.

4 - Il n'a fait aucun achat dans aucun des magasins du poste, pourtant 1.500 km signifie malle cantine, provisions, jerricans supplémentaires d'essence et d'eau, thermo de café que l'on fait remplir à l'hôtel avant le départ etc....

Ici se termine le chapitre FERNEZ, en deux étapes 1959 , 1978

x

x x

Année académique 1962-1963 nous sommes de retour à Elisabethville après un séjour de deux ans à Sandoza aussi monotone qu'aquatique.

L'ONU ayant installé ses pénates un peu partout, la moitié d'Eville loge chez l'autre moitié, les hôtels sont bourrés: une chambre par famille.

Il faut absolument mettre fin à la séssession katangaise, c'est de nouveau la bagarre, les armées de l'ONU mettent le paquet: couvre-feu de 20 heures à 6 heures du matin, tir à vue, démangeaisons de la gachette etc...

Solution pour tuer le temps: louer armes et munitions à la bibliothèque, bandes dessinées pour tenir les gosses tranquilles, moi, je renoue avec la science-fiction parce que c'est amusant, c'est bizarre, c'est loufoque et par moment ça vous éclabousse d'une bonne vérité en béton armé.

La bibliothèque est bien fournie, j'ai lu à peu près tous les auteurs de l'époque, Français, anglais, Américains, Russes, sauf deux: "Les soucoupes volantes viennent d'un autre monde, et Black-out sur les soucoupes volantes" de J. GUIEU.

Ce ne sont pas des livres, ce sont des anguilles, impossible de mettre la patte dessus, à devenir enragé.

La première fois que je les ai aperçus, je venais de payer ma note, j'ai pensé: "Ce sera pour la prochaine fois".

Le fois suivante, ils n'y étaient plus, ensuite ils étaient retenus, puis le client tardait à les remettre, il y a toujours eu un prétexte quelconque pour que je n'entre pas en possession de ces bouquins, et qu'quand je les ai vus dans une vitrine en Europe, le magasin était fermé, malalité je ne les ai jamais lu.

x

x x

Avril ou mai 1965, je ne sais plus, mais c'est déjà la saison sèche; ici c'est le contact raté à cause d'un abruti à qui je regrette de ne pas avoir flanqué des baffes. La prochaine fois, play-boy et autres irrésistibles s'abstenir.

La veille, en venant me prendre au travail, mon mari me prévient que le lendemain je ne devrai pas compter sur lui, il a une réunion qui risque de le traîner assez tard; un collègue présent se propose immédiatement pour me prendre à la maison à treize heures et me ramenez à seize heures trente; c'est parfait, le lendemain étant un mercredi, les enfants ne vont pas à l'école l'après-midi, le problème est résolu.

Le lendemain, mon chauffeur est à l'heure, le ciel est totalement bleu et il n'y a pas un souffle de vent, j'ai baissé la vitre, je suis immédiatement absorbée par un bourdonnement tellement tenu que je me concentre pour mieux entendre et je ne fais pas attention à la direction prise par la voiture.

Suivant les méandres de la route, et les accidents de terrain, le bourdonnement augmente ou diminue d'intensité, c'est minime, mais je l'entend, quand la voiture arrive au-dessus de la colline, le bruit est plus net, plus de doute, ce bourdonnement d'abeilles, il s'agit d'un moteur électrique ou plutôt électronique; à l'U.M. je travaille sur ordinateur I.B.M. et sur une série d'autres machines électroniques, au bruit je puis dire si c'est la calculatrice "MARCHAND" ou "OLIVETTI" qui tourne.

Nous quittons la route, deux cents mètres de piste, tourner à gauche et nous entrons dans un cirque totalement invisible de la route, l'endroit est extraordinaire, cinquante mètres de diamètre, parfaitement rond, la paroi de latérite qui peut mesurer quatre ou cinq mètres de haut, ne présente aucune aspérité, le sol, bien qu'en latérite lui aussi est lisse comme une plaque de verre, pas la moindre petite fissure, je veux bien parier qu'il est parfaitement de niveau.

Le moteur de la voiture coupé j'orienté mes oreilles, le bourdonnement est juste au-dessus de nous, malheureusement j'ai oublié de changer de lunettes, mes verres sont légèrement teintés, mais trop peu pour atténuer la luminosité, je me penche légèrement pour regarder en l'air, c'est alors que l'autre andouille fourre ses mains où il ne faut pas, je le réexpédie dans son fauteuil d'un coup de patte tout en continuant à observer le

Le ciel, je l'ai dit, celui-ci est uniformément bleu, le soleil en pleine forme, ma vue mauvaise, et le stupide individu qui remet ça en sussurant des âneries, recoup de patte agacé.

- Tais-toi, j'écoute!

*Supplications gémissements;*

- Nom de ..... ! Tu vas la bouclez oui!.... Laisse-moi écouter bonsang!!!

Je vais sortir de la voiture, quand ce Don Juan de bureau se penche et m'embrasse dans l'oreille, je pousse un hurlement de douleur en portant les mains à mon crâne, l'onde de choc est abominable. Dans l'effort que je fais pour ne pas me laisser dominer par la souffrance, je deviens blanche comme de la craie et aussitôt trempée par une mauvaise sueur, l'eau dégouline.

Il me regarde bêtement bêtement, et me dit encore plus bêtement:

- Bin, les femmes aiment bien ça!

- Funga! l'insulte en Swahili claque, sèche.

Du coup, il prend un air de martyr et relance le moteur de la voiture. Pleurnicheries.

Comprimant toujours mon oreille gauche de la main, il faudra plusieurs heures avant que la douleur ne s'atténue, je lui lance hargneuse:

- Tu es le roi des imbéciles, tu as fait tout raté avec tes conneries, comment est-ce que je vais reprendre le contact, moi maintenant!!!

Pas de réponse, il boude, et moi, je bous de rage.

Nous arrivons au travail avec vingt minutes de retard, au vu de mon allure de bouledogue à qui on à voler son os, le chef de division s'abstient de me demander une explication, et mes secrétaires rentrent prudemment dans le tiroir de leur bureau.

Lorsque ma rage est passée, et mon mal de tête atténué, je me repasse la bobine de l'événement, au ralenti, aux fins d'analyse.

a) Si j'avais conduit la voiture, guidée par le bourdonnement, j'aurais certainement été tout droit à cet endroit sans le connaître; Jean a-t-il été téléguidé, c'est peut-être possible, mais j'en doute, je pense plutôt à un concours de coïncidences, mon Casanova devait très bien connaître ce trou discret, y camoufler ses fredaines, et avoir les mains trop occupées pour remarquer la bizarrerie de l'endroit.

b) D'autre part, obnubilé par son idée fixe, il n'a pas remarqué mon

comportement anormal, il a tout simplement cru que j'étais consentante, et n'a plus rien compris du tout quand il s'est heurté à un fauve de mauvaise humeur, pourtant la dernière phrase que je lui lancée à la même aurait dû le réveiller, lui démontrer que nous n'étions pas sur la même longueur d'ondes; apparemment non!

Une bienheureuse hépatite virale allait empêcher provisoirement ce manteau-pied de ma coller aux semelles; pourtant je devrais lui poser quelques questions.

Début juillet, mon mari est rentré en Europe avec les deux aînés, le plus jeune est resté avec moi, ils sont partis depuis quatre ou cinq jours lorsque j'ai mon premier contact psychique bien net, on donne mentalement des ordres.

C'est la nuit, je me réveille, je me lève sans allumer l'électricité, je vais à l'armoire prendre sur la dernière planche les vêtements que j'en met sur le dessus de la valise pour l'arrivée en Europe, c'est-à-dire dessous noirs, chaussettes, long pantalon fuseau, chemisier, pull à col roulé en lainage et courtes bottes de cuir, je prend dans le tiroir de la coiffeuse une paire de gants de cuir et un foulard de crêpe, le tout de teinte noire, je descend, je décroche du porte-manteau mon manteau de cuir noir lui aussi, j'arrive dans le living en nouant la ceinture, stop....

- C'est ainsi qu'il faut agir, avoir toujours des vêtements noirs à portée de la main, ..... c'est bien,..... la bague permettra d'ouvrir, .... c'est tout.

La bague, quelle bague, de l'or sans précision. Ce que je possède ne peut convenir, une chevalière ordinaire avec mes initiales et ma bague de fiançailles avec des brillants, le tout acheté chez le bijoutier.

Je file dehors, naturellement rien au-dessus des toits, pourtant la nuit est très claire, ça scintille d'étoiles, le coup d'œil en vaut la peine. Je me suis posé la question: laquelle???.... puis je suis rentrée. J'ai remis tout en place et je me suis recouchée pour me rendormir aussitôt, mais la légion est enregistrée car depuis ce temps, il y a toujours quelque part dans une armoire un uniforme noir à portée de main pouvant être enfiler à toute vitesse sans devoir chercher.

Encore cinq jours plus tard, dans la journée, une voiture rentre sur la parcelle derrière la maison, j'entend le boy qui pallabre.

- ... que... il fait

- Madame, c'est Monsieur Jean.
- C'est bon, qu'il entre.

Je ne suis plus qu'un sac d'os répandus dans un fauteuil, jaune comme un citron, je cultive mes virus, j'espère que mon aspect actuel va le faire fuir,..... et non, il ne fuit pas il s'installe dans le fauteuil en face de moi.

Je commande à Moké d'apporter une bouteille de bière et un verre.

Quand sa pinte est devant lui, il déclare d'un ton lugubre.

- Je pars demain sur l'avion SABENA de dix-huit heures,..... je ne reviendrai pas.
- Kazi yaké (c'est ton affaire, ça ne me concerne pas).
- Je voudrais que tu viennes avec moi, j'ai quelque chose à te montrer.
- Vu ma couleur, je suis "interdit de séjour" un peu partout.
- Il n'est pas question d'aller en visite, nous serons partis une heure maximum.
- D'accord, mais c'est inutile de me faire du cinéma.

Je l'aurais parié, nous prenons la direction du golf, restons calme, attendons les explications.

La piste, tourner à gauche, un juron, un coup de frein....., l'entrée est barrée sur toute la hauteur par d'énormes buissons d'épineux entassés les uns sur les autres, nous descendons de voiture, nous grimpons le talus pour arriver au-dessus du trou.

Sur le sol on a déversé ça et là quatre ou cinq camions de gravas, on voit nettement les traces de pneus.

Jean est désemparé.

- On dirait qu'on est en train de combler.
- Combler, il faudrait déjà quelques tonnes de déblais, ce serait plus juste de dire qu'on veut en interdire l'accès.

Nous regagnons la voiture.

- Tu voulais me montrer quelque chose?
- Non...., oui..... il bafouille, il perd les pédales.
- Prudemment je questionne:
- A quoi sert cet endroit?
- Je ne sais pas, je l'ai toujours connu ainsi.
- La FORAKI?
- Tu divagues, cela aurait fait une fameuse carotte, d'ailleurs je

... n'y ai jamais vu aucun engin, les sondeurs n'y ont jamais mis les pieds.

Jean est venu en Afrique avec ses parents en 1926 à l'âge de six ans, son père a fait toute sa carrière à l'usine de Lubumbashi. Mis à part quelques remplacements à Jadotville, Kambove et Kolwezi Jean a aussi fait toute sa carrière à la comptabilité de l'U.M., il connaît E'ville et ses environs comme sa poche.

- Quand tu étais gosse, est-ce que cet endroit existait déjà?
- Sûrement, je l'ai découvert avec les copains quand j'étais au collège.
- Y a-t-il beaucoup de monde qui vient ici?
- Penses-tu, jamais personne.

C'est inutile de pousser l'interrogatoire plus loin, il ne sait rien, sinon qu'il est choqué qu'on lui interdise l'accès de son trou.

Je suis restée à Lubumbashi jusqu'en 1968, mais je n'ai pas eu la possibilité de revoir cet endroit, pour la bonne raison que quelques excités en uniformes avaient établis des barrages autour de la ville et qu'il eût été imprudent de s'y frotter.

Aujourd'hui du 5 au 9 avril 1982, je viens de faire un séjour à Lubumbashi, en tournée d'inspection avec l'Etat-Major de la Direction Générale.

La voiture de service qui est venue nous chercher à l'aérodrome grimpe la route du golf; à droite toute la colline a été bouleversée, le désert est habité, nouvelles constructions, complexe scolaire et en haut le nouvel hôtel de la Karavia où nous allons loger à quelques centaines de mètres de cet endroit insolite.

Malheureusement je ne pourrai pas aller vérifier s'il existe encore; de séminaires en conférences nous seront pris toute la journée et quand nous rentrons c'est pour rédiger les rapports;. Mais rien n'est perdu, il y aura encore d'autres missions.

x

x x

Juillet 1973, premier contact OVNI tangible .

Je suis en Belgique depuis cinq ans, je travaille comme technicien dans un garage à Braine l'Alleud.

Je rentre d'une course à Waterloo, la route à virages qui descend de Mont-Saint-Jean à Mère-Braine est dangereuse, quarante kilomètres/heure maximum.

Oh!! Il est dans ma ligne de vision, immobile, très haut dans le ciel, il a vu la distance, la forme et les dimensions, non d'une

soucoupe, mais d'une tasse à thé retournée en argenterie bien astiquée.

Ralentir, parquer sur le bas côté de la route, couper le moteur, j'ai exécuté ses manœuvres sans le quitter des yeux.

Je le contemple pendant plusieurs minutes, il irradie, s'incline légèrement sur la droite et démarre en diagonale toujours à droite à une vitesse prodigieuse et disparaît.

Cette fois, c'est net, j'ai réellement vu un OVNI, car aucun avion ne peut exécuter semblable manœuvre.

Inutile de raconter ce que je viens de voir, tout le garage va rigoler.

x x

Août 1976, mes trois enfants seront contactés au premier type, ils sont à Koksijde moitié vacance, moitié travail d'étudiant.

Ma fille est dans la toilette, la fenêtre ouverte sur une nuit d'encre, dans son champs de vision apparaît, dérivant lentement un objet de forme elliptique très allongée d'une brillance mat.

Première impression: Tient un hydravion qui a perdu un flotteur.

Puis elle réalise que seul le flotteur est visible, pas l'avion, et que volant aussi bas elle n'entend aucun bruit de moteur, il y a quelque chose d'anormal.

Au même moment tous les hublots s'allument ainsi que des phares très puissants à l'avant et en dessous.

Grosse panique, Duduche est filée se cacher la tête sous les couvertures.

A peu près au même moment, ayant épuisé leur argent de poche, les deux garnements sont sur la plage avec des copains, sûrement en train de draguer, quand leur attention est attirée par cinq points lumineux oranges qui manœuvrent à grande vitesse au large, mais encore au-dessus des eaux territoriales, en formation impeccable, c'est un ballet fantastique, puis ils plongent, stoppent au raz des vagues et remontent à la verticale et disparaissent dans les nuages, et ce dans le silence le plus absolu.

\*  
x x

*Fin juin 1978, je verrai encore un OVNI en haute altitude.*

*Je sors du bureau, place Rouppe à Bruxelles, je m'arrête pile sur le trottoir, lève le nez, immobile, la même forme que précédemment, mais de teinte orange, il émet une lumière pulsante, on dirait un code, quand un coup de klacson intempestif détourne mon attention, je relève la tête, il a disparu.*

x

x x

*Je crois vous l'avoir écrit, il m'est arrivé plusieurs fois de m'endormir brusquement pour une vingtaine de minutes, ce qui m'a valu quelques mésaventures idiotes, entre autre celle de me retrouver à Gand où je n'avais strictement rien à faire.*

*Puis vient l'épisode de la photo qui a dû déclencher quelque chose, mais quoi, je suis incapable de préciser.*

*Ensuite, une série de flashes, toujours reçu en état de semi-veille entre cinq et six heures du matin en technicolor, comme au cinéma sur écran panoramique, certains seront répétés plusieurs fois.*

*La majorités de ces messages sont incompréhensibles, du moins impossibles à décrire avec des mots, je devrais exécuter des schémas, mais sans aide je n'en suis pas capable, je ne suis pas douée pour le dessin pas du tout, je n'ai jamais su par quel bout on devait tenir un crayon.*

*Ils dureront près d'un an puis en juillet 1979, fini, terminé.*

*Au message le plus souvent répété: "encore quatre ans avant de revoir les étoiles" datant de novembre - décembre 1978 je ne vois qu'une explication valable: est-ce qu'à la même date en 1982 serai-je parvenue à rejoindre Kongolo, l'avenir nous le dira..*

x

x x

*Il y a un proverbe qui dit que: "Le hasard fait bien les choses", mais qu'il fasse du zèle et des heures supplémentaires, j'en doute fort, vu la cascade de coïncidences étranges que j'ai pu constater.*

*Pour bien faire, j'aurais dû tenir un fichier, mais l'idée ne m'en est pas venue.*

*Il y en a une qui vous concerne Mr. GUIEU, elle m'a finalement amené à vous écrire.*

Cela a commencé dans le courant de l'année 1979 je ne puis plus dire le moment exact, je sais seulement que c'est un mardi en déhors des périodes de vacances et de week-end prolongés.

Huit heures, Bruxelles-Midi, dans le hall de la gare, j'achète "Hiéroush la planète promise", j'ai lu le précédent bouquin, je veux connaître la suite.

Huit heures quinze, le train démarre, il est presque vide, en dix minutes l'express de Paris est expédié, j'ai trente-cinq minutes à consacrer à l'anticipation.

Neuf heures, gare de Mons, c'est un collègue qui prend le relais jusqu'Quiévy à la frontière française.

Au centre de formation professionnelle du personnel d'Administration je suis venu exécuté un travail folichon: distribuer des badges et des brochures, et surveiller un cours de PSYCHOLOGIE DU FONCTIONNAIRE destiné aux nouvelles recrues; ne vous marrez pas, ça existe, c'est aussi sérieux que soporifique.

Encore dix minutes consacrées au service de l'Etat, ensuite, au fond de la salle, je ferme mes oreilles et change de planète en compagnie de Gilles NOVAK, tout en grignotant un bic réglementaire.

Bizarre, bizarre, bizarroïde, un auteur ça se documente, mais tout de même, ce genre de renseignements ne se trouve pas dans les boîtes de fromages, ni dans celles de savon de lessive?

Sur le blo-notes je prend note des numéros de pages et des alinéas concernés afin d'en parler à Stéphane le lendemain, j'aimerais connaître son avis; personnellement, j'ai l'impression que je vais devoir réviser sérieusement mon jugement sur les "Univers parallèles", je les ai toujours considérés comme une aimable fantaisie, mais il se pourrait, qu'un jour en ouvrant une porte, j'ai la surprise de constater que le fantaisiste: c'est moi.

Je pense vous écrire via les Editions du Fleuve Noir; et pui: maman ceci, tante cela, je ne fais rien du tout.

Dix-huit heures, l'express dans l'autre sens, toujours aussi vide, j'ai le temps de terminer le bouquin.

Avec Stéphane Van Vinkeroye nous moissonnons les renseignements insolites et une fois par semaine, pendant quelques heures nous faisons un triage et un classement en vue d'un contrôle ultérieur.

*Je n'ai pas encore ouvert la bouche que Stéphane débite un discours sur la possibilité des univers parallèles, à peu de choses près, ce que contient le livre.*

*Je sors le bouquin de mon sac et je lui demande s'il la lu?*

*Non..., il connaît GUIEU en tant que conférencier et enquêteur en ufologie, mais à sa grande honte, il ne lit jamais de roman d'anticipation; il tient ses renseignements d'une autre source.*

*Provisoirement mon enquête s'arrêtera là, un microbe qui passait, et pendant six mois je serai infréquentable pour les gens qui ont des enfants*

*Cette saleté qui a fait des ravages dans le sud de l'Italiea nom mycose ou mycobacilose, quand un jeune enfant en est atteint cela tourne à la catastrophe.*

*Je suis à peine guérie que je reçois ma mutation pour Kinshasa, visite courant-d'air à Stéphane qui a qand même le temps de me dire qu'il a eu la visite d'un illustre inconnu qui lui a demandé, presqu'ordonné de réunir tous les contactés dans l'année 1980.*

*Facile à dire, mais, qui est contacté, comment les joindre, le renseignement n'est pas dans le bottin des téléphones, et les moyens???????*

*Janvier 1981, retour éclair en Europe pour une histoire de succession, en dernière minute, le bouquin cadeau pour lire dans l'avion de la part d'un des fistons: "Contact OVNI Gercy-Pontoise".*

*Je ne l'ai pas lu dans l'avion, mais attentivement à la maison; c'est la révélation, ce n'est plus un roman mais un document; j'ai moi-même trop l'habitude des enquêtes pour en connaître le déroulement et savoir combien la rédaction d'un rapport peut être fastidieuse et compliquée;*

*article premier du règlement: prudence,*

*article deux: patience et minutie,*

*article trois: ne rien laisser au hasard, visiter soigneusement les coins.*

*À la lecture de ce document je ne peux que constater certaines similitudes avec ma propre aventure vingt ans plus tôt, surtout que depuis, je possède l'équivalent d'une mémoire atavique concernant certaines choses, dont les éléments remontent toujours au moment opportun.*

*Il était temps de vous écrire, il sera temps de vous rencontrer pour une mise au point concernant ce rassemblement de contactés qui a été postposé, et qui devra être organisé discrètement, sous une couverture quelconque, les Autorités mises au courant afin d'éviter les bavures.*

*Il sortira peut-être de cette réunion une possibilité d'éviter certaines catastrophes; c'est un raisonnement, c'est loin d'être une certitude.*

X

X X

*En conclusion, on me demandera pourquoi j'ai attendu aussi longtemps avant de parler. C'est un sujet délicat à ne pas verser dans n'importe quelles oreilles, la prudence, toujours la prudence, pour la découverte en ufologie, comme pour la découverte d'un stock d'obus de la guerre 14-18, laisser faire les spécialistes et écarter les journalistes.*

*Heine PRAHANG (ALPHA-ZERO)*

*KINSHASA, le 11 juin 1982.*